

www.e-rara.ch

Oeuvres de ... de Fontenelle

Fontenelle, Bernard Le Bovier de

A Paris, MDCCLVIII-MDCCLXVI [1758-1766]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6462

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-25886>

Eloge de monsieur Dodart.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

sur-tout son désintéressement, ont paru dans toute sa conduite auprès de M. Colbert. La charité chrétienne donnoit à son désintéressement naturel la dernière perfection ; il ne s'étoit réservé sur l'Abbaye de S. Martin de Cores qu'il avoit possédée, qu'une pension de 600 livres, & il les laissoit à son Successeur pour être distribuées aux Pauvres du Pays.

E L O G E

DE MONSIEUR

D O D A R T.

DENIS DODART, Conseiller-Médecin du Roi, & de S. A. S. Madame la Princesse de Conty la Douariere, & de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conty, Docteur Régent en la Faculté de Médecine de Paris, nâquit en 1634 de Jean Dodart, Bourgeois de Paris, & de Marie du Bois, fille d'un Avocat. Jean Dodart quoique sans Lettres, avoit beaucoup

d'esprit, & ce qui est préférable, un bon esprit. Il s'étoit fait même un Cabinet de Livres, & savoit assés pour un homme qui ne pouvoit guère savoir. Marie du Bois étoit une femme aimable par un caractère fort doux, & par un cœur fort élevé au-dessus de sa fortune. Nous ne faisons ici ce petit portrait du Pere & de la Mere, qu'à cause du rapport qu'il peut avoir à celui du Fils. Il est juste de leur tenir compte de la part qu'ils ont eue à son mérite naturel, & d'en faire honneur à leur mémoire.

Ils ne se contenterent pas de faire apprendre à leur fils le Latin & le Grec, ils y joignirent le Dessin, la Musique, les Instrumens, qui n'entrent que dans les éducations les plus somptueuses, & qu'on ne regarde que trop comme des superfluités agréables. Il réussit à tout de maniere à donner les plus grandes espérances, & il eut achevé ses études de si bonne heure, qu'il eut le temps de s'appliquer également au Droit & à la Médecine, pour se déterminer mieux sur la Profession qu'il embrasseroit. Il est peut-être le seul qui ait voulu choisir avec tant de connoissance de cause ;

il est vrai qu'il satisfaisoit aussi son extrême avidité de savoir.

Il prit enfin parti pour la Médecine, son inclination naturelle l'y portoit ; mais ce qui le déterminâ le plus puissamment, c'est qu'il n'y vit aucun danger pour la justice, & une infinité d'occasions pour la charité ; car il étoit touché dès-lors de ces mêmes sentimens de Religion, dans lesquels il a fini sa vie.

On imagine aisément avec quelle ardeur & quelle persévérance s'attache à une étude un Homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir, & un Homme de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel. Il se distingua fort sur les bancs des Ecoles de Médecine, & il nous en reste des témoignages authentiques, aussi-bien que du caractère dont il étoit dans sa plus grande jeunesse. Guy Patin parle ainsi dans sa 186 Lettre de l'Edition de 1692 : *Ce jourdui 5 Juilliet (1692) nous avons fait la Licence de nos vieux Bacheliers ; il sont sept en nombre, dont celui qui est le second, nommé Dodart, âgé de 25 ans, est un des plus sages & des plus savans Hommes de ce siècle. Ce jeune homme est un prodige de sagesse*

gesse & de science, monstrum sine vitio, comme disoit Adr. Turnebus de Josepho Scaligero. Il dit ensuite dans sa Lettre 190 : Notre Licentié qui est si savant, s'appelle Dodart. Il est fils d'un Bourgeois de Paris, fort honnête-homme. C'est un grand garçon, fort sage, fort modeste, qui sait Hypocrate, Galien, Aristote, Cicéron, Senèque, & Fernel par cœur. C'est un garçon incomparable, qui n'a pas encore 26 ans ; car la Faculté lui fit grâce au premier Examen, de quelques mois qui lui manquoient pour son âge, sur la bonne opinion qu'on avoit de lui dès auparavant. Toutes les circonstances du témoignage de M. Patin sont assés dignes d'attention. Il étoit Médecin, fort savant, passionné pour la gloire de la Médecine. Il écrivoit à un de ses Amis avec une liberté non-seulement entière, mais quelquefois excessive. Les éloges ne sont pas fort communs dans ses Lettres, & ce qui y domine c'est une bile de Philosophe très-indépendant. Il n'avoit avec M. Dodart nulle liaison ni de parenté ni d'amitié, & n'y prenoit aucun intérêt ; il n'a remarqué aucun autre des jeunes Etudians. Enfin il ne se donne pas pour dévot ; & un air de dévotion, qui n'étoit pas un démérite à ses

yeux, devoit être bien sincere & même bien aimable. Si l'amour propre étoit un peu plus délicat, on ne compteroit pour louanges que celles qui auroient de pareils assaisonnemens. M. Patin dans ses Lettres 207, 208, 219, continue à rendre compte à son Ami de ce que fait M. Dodart. Tantôt il l'appelle *notre Licentié si sage & si savant*, tantôt *notre savant jeune Docteur*. Il ne le perdoit point de vûe, toujours poussé par une simple curiosité d'autant plus flatteuse, qu'elle étoit indifférente.

Des suffrages naturellement les plus opposés se réunissoient sur M. Dodart. Le P. Deschamps, d'une Société fort peu aimée de M. Patin, ayant un jour entendu par hasard le jeune Docteur dans une leçon aux Ecoles de Médecine, fut si touché de sa belle Latinité, que sur le rapport qu'il en fit à M. le Comte de Brienne, alors Secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, ce Ministre commença à penser à lui, & s'en étant informé d'ailleurs, il eut une extrême envie de se l'attacher en qualité de son premier Commis. Les commeneemens de ceux qui n'ont pour eux que leur mérite, sont assés obscurs & assés lents,

& l'établissement de M. Dodart étoit alors fort médiocre; cependant ni une fortune considérable qui venoit s'offrir d'elle-même, ni l'éclat séduisant d'un emploi de Cour, ne purent le faire renoncer à son premier choix. Sa fermeté étoit soutenue par des principes plus élevés, qui lui persuadoient que le Ciel l'avoit placé où il étoit. M. de Brienne, pour l'engager insensiblement, exigea qu'il lui fit du moins quelques Lettres plus importantes & plus secrètes. Il eut cette déférence, mais il se défendit d'un piège que tout autre n'auroit pas attendu.

Sa constance pour sa Profession fut récompensée. Il vint assés promptement à être connu, & Madame la Duchesse de Longueville le prit pour son Médecin. Elle étoit alors dans cette grande piété où elle a fini ses jours, & l'on fait que dans l'un & l'autre temps de sa vie elle a fait un cas infini de l'esprit, non pas seulement de cet esprit qui rend un homme habile dans un certain genre, & qui y est attaché, mais principalement de celui qu'on peut porter par-tout avec soi. Elle y étoit trop accoutumée pour s'en pouvoir passer, &

toute autre langue lui eût été trop étrangere. Un bon Médecin, mais qui n'eût eu ni cette sorte d'esprit, ni beaucoup de piété, n'eût été guère de son goût. Bientôt elle honora M. Dodart de sa confiance, j'entens de celle que l'on a pour un Ami. La grande inégalité des conditions ne lui en retrancha que le titre.

Feue Madame la Princesse de Conti Douairiere, Mere de Messeigneurs les Princes de Conti & de la Roche-sur-Yon, voulut partager M. Dodart avec Madame de Longueville, & en lui donnant chez-elle la même qualité, elle lui donna ce qui en étoit inséparable à son égard, la même confiance & les mêmes agrémens. Mais ce qui est encore, à le bien considérer, plus glorieux pour lui que les bontés mêmes de ces deux grandes & vertueuses Princeses, il eut l'amitié de tous ceux qui étoient à elles. Il n'est pas besoin de connoître beaucoup les maisons des Grands, pour savoir que d'y être bien avec tout le monde, c'est un chef-d'œuvre de conduite & de sagesse, & souvent d'autant plus difficile, que l'on a d'ailleurs de plus grandes qualités.

Le grand secret pour y réussir, est celui qu'il pratiquoit ; il obligeoit autant qu'il lui étoit possible, & ne ménageoit point sa faveur dans les affaires d'autrui. Avoir besoin de son crédit, c'étoit être en droit de l'employer. Heureusement pour un grand nombre de gens de mérite, les deux postes qu'il occupoit le firent connoître de plusieurs autres personnes du premier rang, ou de la première dignité. J'oserais dire que malgré leur élévation, ils avoient pour lui cette sorte de respect qui n'a point été établi par les hommes, & dont la Nature s'est réservé le droit de disposer en faveur de la Vertu.

Après la mort de Madame la Princesse de Conti, il demeura attaché aux deux Princes ses Enfants, & après la mort de l'Aîné, à Madame la Princesse de Conti sa Veuve, & à Monseigneur le Prince de Conti. Rien n'est au-dessus du zèle, de la fidélité, du désintéressement qu'il a apportés à leur service ; mais on ne peut dire si de pareils Maîtres n'ont pas encore rendu en lui ces qualités plus parfaites qu'elles ne l'étoient naturellement. Il a eu le bonheur de réussir auprès de la Princesse dans

des maladies dangereuses qu'elle a eues, & celui de plaire à M. le Prince de Conti par les charmes solides de sa conversation. On fait combien ce grand Prince est un grand Homme, & un excellent Juge des Hommes.

En 1673 M. Dodart entra dans l'Académie des Sciences par le moyen de M. Perraut. Ils avoient beaucoup de crédit auprès de M. Colbert, & en faisoient un usage assés extraordinaire ; ils s'en servoient à faire connoître au Ministre ceux qui avoient de grands talens aussi-bien qu'eux, & à leur attirer ses graces.

L'Académie avoit déjà entrepris l'Histoire des Plantes, Ouvrage d'une vaste étendue, & M. Dodart s'attacha à ce travail. Au bout de trois ans, c'est-à-dire en 1676, il mit à la tête d'un Volume que l'Académie imprima sous le titre de *Mémoire pour servir à l'Histoire des Plantes*, une Préface où il rendoit compte & du dessein, & de ce qu'on en avoit exécuté jusques-là. Nous n'avons point de lui un si grand morceau imprimé, & par bonheur la matiere lui a donné lieu d'y peindre parfaitement son caractere. Il s'agissoit d'une longue

recherche & d'une subtile discussion , & il possédoit au souverain degré l'esprit de discussion & de recherche Il savoit de quel côté, ou plutôt de combien de côtés différens il falloit porter sa vûe & pointer, pour ainsi dire , sa Lunette. Tout le monde ne fait pas voir ; on prend pour l'objet entier la premiere face que le hazard nous en a présentée ; mais M. Dodart avoit la patience de chercher toutes les autres , & l'art de les découvrir , ou du moins la précaution de soupçonner celles qu'il ne découvroit pas encore. Ce ne sont pas seulement les grands objets qui en ont plusieurs , ce sont aussi les plus petits , & une grande attention est une espèce de Microscope qui les grossit. Il est vrai que cette attention scrupuleuse qui ne croit jamais avoir assez bien vû, que ce soin de tourner un objet de tous les sens, en un mot que l'esprit de discussion est assez contraire à celui de décision ; mais l'Académie doit plus examiner que décider, suivre attentivement la Nature par des observations exactes , & non pas la prévenir par des jugemens précipités. Rien ne sied mieux à notre raison que des conclu-

sions un peu timides ; & même quand elle a le droit de décider , elle feroit bien d'en relâcher quelque chose. On peut prendre la Préface que nous venons de citer pour un modèle d'une Théorie embrassée dans toute son étendue , suivie jusque dans ses moindres dépendances , très-finement discutée , & assaisonnée de la plus aimable modestie.

Il n'étoit pas possible que M. Dodart ne portât dans l'exercice de sa Profession ce même esprit , fortifié encore par son extrême délicatesse de conscience. Un Malade n'avoit à craindre ni son inapplication , ni même une application légère & superficielle ; mais seulement , car il faut tout dire , sa trop grande application , qui pouvoit le rendre irrésolu sur le choix d'un parti. La pratique n'admet pas toujours les sages lenteurs de la spéculation , & quelquefois la raison elle-même ordonne qu'on agisse sans l'attendre.

L'Histoire des Plantes étoit le principal travail de M. Dodart dans l'Académie , mais non pas le seul. Il s'attacha beaucoup à étudier la Transpiration insensible du Corps humain,

Tous les Physiciens & les Médecins en avoient toujours eu une idée, mais si générale & si vague, que tout ce qu'ils en favoient proprement étoit qu'il y a une Transpiration. L'illustre Sanctorius Médecin de Padoue, est le premier qui ait sù la réduire au calcul par des expériences, & en comparer la quantité à celle des déjections grossières. Elle va beaucoup au-delà de ce qu'on eût jamais imaginé. Il peut sortir du Corps en un jour, selon Sanctorius, 7 ou 8 livres de matiere par la Transpiration; & comme il n'est pas possible qu'une si abondante évacuation ne soit fort importante, plusieurs habiles Médecins la regardent comme un des principaux fondemens & de leur Théorie & de leur Pratique. Mais parce que Sanctorius a eu le premier de si belles vûes, il ne les a pas poussées à leur perfection. Par exemple, quoiqu'il ait conçu en général que la Transpiration devoit être différente selon les âges, il ne paroît avoir eu égard à cette différence, ni dans ses observations, ni dans les conséquences qu'il en tire; & M. Dodart s'assura par des expériences continuées durant 33 ans, que l'on trans-

pire beaucoup plus dans la jeunesse. En effet il est fort naturel, & que la chaleur du sang, plus foible à mesure que l'on vieillit, pousse au dehors moins de particules subtiles, & qu'en même temps les pores de la peau se resserrent. M. Dodart étoit particulièrement propre à faire ces sortes d'expériences, parce qu'il faut les faire sur soi-même; & mener une vie égale & uniforme, tant d'un jour à l'autre, que dans les différens âges; autrement on ne pourroit comparer sans beaucoup d'erreur ou d'incertitude les Transpirations de différens temps; une alternative irrégulière d'intempérance & de sobriété brouilleroit tout.

Il fit sur ce même sujet une autre expérience, pour laquelle l'uniformité de vie n'eût pas été suffisante; il falloit encore, ce qui semblera peut-être surprenant, une grande piété. Il trouva le premier jour du Carême 1667, qu'il pesoit 116 livres 1 once. Il fit ensuite le Carême comme il a été fait dans l'Eglise jusqu'au 12 Siècle, il ne buvoit ni ne mangeoit que sur les 6 ou 7 heures du soir, il vivoit de légumes la plupart du temps, & sur la fin du Ca-

rême de pain & d'eau. Le Samedi de Pâques il ne pesoit plus que 107 liv. 12 onces ; cest-à-dire que par une vie si austere il avoit perdu en 46 jours 8 liv. 5 onces, qui faisoient la 14 partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire, & au bout de quatre jours il avoit regagné 4 liv. ce qui marque qu'en huit ou neuf jours il avoit repris son premier poids, & qu'on répare facilement ce que le jeûne a dissipé. En donnant cette expérience à l'Académie, il prit toutes les précautions possibles pour se cacher, mais il fut découvert. Il est assés rare, non qu'un Philosophe soit un bon Chrétien, mais que la même action soit une observation curieuse de Philosophie, & une austérité chrétienne, & serve en même temps pour l'Académie & pour le Ciel.

Il avoit fait de pareilles observations sur la saignée ; que seize onces de sang, par exemple, se réparoient en moins de cinq jours dans un sujet qui n'étoit nullement affoibli. Il reste à savoir en combien de temps se feroit cette réparation dans un Malade, & il est clair que de pareils principes décideroient la

grande question de l'utilité ou du danger de la saignée, & régleroient les ménagemens qu'il y faut apporter. Mais il s'en falloit bien que M. Dodart lui-même, malgré le long-temps qu'il avoit donné à ces sortes d'expériences, en eût encore fait assés. Il paroît parce que j'en ai pû recueillir, qu'ordinairement le fort de la Transpiration est dans les premieres heures qui suivent un bon repas, quoique Sanctorius le mette à peu près vers le milieu de l'intervalle de deux repas. Toute cette matiere est encore pleine d'incertitude; & si l'on pese bien la difficulté de rassembler autant de faits qu'il en faudroit selon les différens âges, les tempéramens, les climats, les saisons, &c. elle est si grande, que c'est presque un sujet de désespoir pour les Physiciens.

M. Dodart avoit eu la pensée de faire une Histoire de la Médecine. M. le Clerc, Médecin de Geneve, frere de l'illustre M. le Clerc de Hollande, a dignement exécuté ce grand dessein, & il dit dans sa Préface qu'il avoit appris qu'il s'étoit rencontré dans cette entreprise avec le *savant* M. Dodart. On a trouvé dans ses papiers plusieurs

Mémoires qui y avoient rapport ; par exemple, sur la diète des Anciens, sur leur boisson & leur tisane. Les recherches de la Transpiration y devoient entrer aussi.

Il pensoit encore à une Histoire de la Musique ancienne & moderne, & ce qui a paru de lui dans les Mémoires de cette Académie sur la formation de la Voix, en étoit un Préliminaire. C'est peut-être affliger le Public que de lui annoncer ces différens projets, demeurés sans exécution entre des mains si savantes ; mais il n'y a point d'habile homme qui ne lui ait donné les mêmes sujets de déplaisir. Le génie & le savoir fournissent plus de desseins, & inspirent même un courage plus entreprenant, que ne comporte à la rigueur la condition humaine ; & peut-être ne feroit-on pas tout ce qu'on peut, sans l'espérance de faire plus qu'on ne pourra.

Toutes ces entreprises commencées, & qui ne prenoient rien sur les devoirs, marquent assés combien M. Dodart étoit laborieux. Ses plaisirs & ses amusemens étoient des travaux moins pénibles, tels que de simples lectures,

mais toujours instructives & solides. Il lisoit beaucoup sur les matières de Religion, car sa piété étoit éclairée, & il accompagnoit de toutes les lumieres de la raison la respectable obscurité de la Foi.

Il étoit le Médecin d'un aussi-grand nombre de Pauvres, & peut-être même d'un plus grand nombre qu'il ne le pouvoit être de la maniere dont il l'étoit. Il ne les guérissoit pas seulement, il les nourrissoit; aussi avoit-il été obligé d'associer à ses entreprises de charité plusieurs personnes de considération, & d'aller mendier lui-même du secours pour être plus en état d'en donner.

Agé de près de 73 ans, après de longues douleurs de Néphrétique dont on ne s'appercevoit presque point, il crut avoir la Pierre, & se résolut sans peine à l'opération. Madame la Princesse de Conti fit tout ce qu'il eût fallu faire pour calmer l'esprit le plus agité & le plus inquiet, & le fit avec d'autant plus de générosité, que les dispositions du Malade l'y obligeoient moins. Elle l'assura que M. Dodart son fils rempliroit sa place auprès d'elle, & qu'elle donneroit à Mademoiselle Dodart sa fille

une pension qui suppléeroit à la modicité du bien qu'il lui laissoit. Il n'avoit que ces deux enfans, tous deux d'un premier lit.

On reconnut ensuite qu'il n'avoit point la Pierre. Il étoit destiné à perdre la vie de la maniere du monde la plus heureuse, par une action de charité. Un jour il s'excéda de fatigue pour des Pauvres qu'il traitoit, prit beaucoup de froid, & revint chés lui à jeun à cinq heures du soir. La fièvre qui se déclara aussitôt, & une fluxion de poitrine l'emporterent en dix jours. Il mourut le 5 Novembre 1707, sept jours avant notre Assemblée publique de la S. Martin, circonstance favorable à l'honneur de sa mémoire; car comme je ne me sentis pas capable de faire son Eloge en si peu de temps, M. l'Abbé Bignon le fit presque sans préparation, tel que son cœur le lui dicta, & M. Dodart est jusqu'ici le seul qui ait eu cet avantage.

Tant que sa maladie dura, Madame la Princesse de Conti envoyoit à chaque moment savoir de ses nouvelles; dès qu'il fut mort, elle exécuta tout ce qu'elle avoit promis. On pourroit

croire que tout cela n'est parti que de la bonté générale de cette Princesse, ou d'une certaine générosité indifférente; mais des larmes ne peuvent venir que du fond du cœur, quand aucune bienséance ne les demande, & qu'au contraire l'extrême inégalité des personnes semble s'y opposer. A l'éloquence naturelle qu'elles ont pour faire un Eloge, se joint le prix que leur donnent les yeux qui les ont versées.

M. Dodart étoit né d'un caractère sérieux, & l'attention chrétienne avec laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même n'étoit pas propre à l'en faire sortir; mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, laissoit paroître assés à découvert un fond de cette joie sage & durable, qui est le fruit d'une raison épurée, & d'une conscience tranquille. Cette disposition ne produit pas les emportemens de la gaieté, mais une douceur égale, qui cependant peut devenir gaieté pour quelques momens, & par une espece de surprise, & de tout cela ensemble se forme un air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, & que les dignités même ne donnent point. Encore une chose

chose qui , quoiqu'infiniment moins considérable, sied bien, & que M. Dodart avoit parfaitement , c'est la noblesse de l'expression. Outre qu'elle tient je ne sai quoi de celle des mœurs , elle fait foi que l'on a vécu dans un monde choisi, car ce n'est que là qu'elle se prend ou se perfectionne. Il avoit de plus une grande facilité naturelle de parler , à laquelle il joignoit le rare mérite de n'en abuser jamais , & il s'étoit fait un stile qui , sans être affecté , n'étoit cependant qu'à lui.

Il possédoit souverainement les qualités d'Académicien, c'est-à-dire d'un Homme d'esprit, qui doit vivre avec ses pareils , profiter de leurs lumieres , & leur communiquer les siennes. On n'aime pas tant en ce genre à recevoir qu'à donner , quoiqu'il soit plus difficile de donner comme il faut , que de recevoir. Si l'on a de la peine à faire le personnage d'inférieur quand on reçoit, on en a encore plus à ne pas faire celui de supérieur quand on donne. M. Dodart entendoit parfaitement tous les deux ; il proposoit ses vûes avec une modestie qui faisoit presque en leur faveur l'effet d'une nou-

velle preuve, & il entroit dans ce qui étoit proposé par les autres, comme s'il n'eût sù que ce qu'il apprenoit d'eux en ce moment. Il aimoit à emprunter & à faire valoir leurs idées, & il auroit plutôt affecté que manqué l'occasion de leur en rendre une espèce d'hommage. Il seroit inutile de faire une plus longue peinture de ses mœurs, tout partoît d'un seul principe, un cœur naturellement droit & noble avoit été continuellement cultivé par la Religion.

E L O G E

DE MONSIEUR

DE TOURNEFORT.

JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT
nâquit à Aix en Provence le 5 Juin
1656, de Pierre Pitton, Ecuyer Sei-
gneur de Tournefort, & d' Aimare de
Fagoue d'une famille noble de Paris.

On le mit au Collège des Jesuites
d'Aix; mais quoiqu'on l'appliquât uni-